

seul endroit, les puits et les huttes forment un groupe serré. Dans les intervalles apparaissent des boutiques de tailleurs et d'épiciers, des salles de billards et de rafraîchissements, des bureaux de banque et d'imprimerie, une ou deux églises, et voilà toute la ville de Petrolia.

Dès longtemps, on avait remarqué que les sauvages, sur l'avis de leurs médecins se rendaient à une source désignée, y plongeant leurs couvertures dans des eaux vaseuses, pour se guérir des maladies scrofuleuses, et c'est d'après ces observations que l'on est parvenu à découvrir des veines de pétrole en cet endroit.

On évalue le produit de l'huile provenant des sources de Petrolia à 5000 quarts par semaine. En septembre 1870, elle se vendait \$1.60 le quart. L'Allemagne lui fournit son principal marché.

Les premières fortunes qui se réalisèrent par le pétrole répandirent la fièvre de l'huile sur tout le continent. D'heureux indices furent découverts sur les bords du lac Huron. Une Compagnie fut formée, avec un capital de \$4,000, pour y chercher de l'huile. La ville de Goderich, Ontario, près de laquelle on avait signalé ces indices, offrit \$500, et le comté \$1,000 pour engager la Compagnie à forer jusqu'à une profondeur de 1,000 pieds. A la fin, une veine liquide fut atteinte, mais au lieu d'huile, ce fut de la saumure qui en sortit. Ce fut d'abord une grande déception pour la Compagnie, mais bientôt la saumure jaillit épaisse et pure et produisit un beau sel blanc. La fortune avait favorisé la tentative au-delà de toute espérance.

Goderich devint dès lors le siège d'une industrie considérable. En 1869, les sources produisaient environ 1,000 quarts de sel par jour; et les demandes augmentent au-delà des ressources de la production. Plusieurs Compagnies sont déjà à l'œuvre et il s'en forme encore des nouvelles.

La Province d'Ontario est une coquette, elle porte des mouches qui lui vont merveilleusement bien. Jugez-en vous-même par la description que fait M. Marshall de la colonie des noirs établie sur les bords du lac Érié :

LA PETITE AFRIQUE.

Vers l'extrémité sud-ouest de la Province d'Ontario, subsistent, dans des proportions considérables, les restes d'un établissement négro, qui promit jadis d'atteindre une certaine importance. La colonie fut fondée lors de la passation de la loi contre les esclaves fugitifs aux États-Unis, alors que le nègre qui s'était enfui des habitations du Sud se trouva sans protection dans le Nord. Il ne lui restait pour tout moyen de salut que de fuir encore plus au nord et de se réfugier sur le sol britannique. Ces esclaves se rendirent d'abord sur cette langue de terre qui s'incline vers les eaux limpides du lac Érié, — et qu'on nomme "La Belle" (*The Beautiful*). Dans cette portion méridionale du Canada, ils se trouvèrent chez eux : le climat en était plus supportable pour le nègre noirci par le soleil que celui d'aucune autre partie de la Puissance. Bientôt les nouveaux colons se comptèrent par centaines et par milliers. Ils se recrutaient, en grande partie, parmi les plus beaux éléments de la race nègre, de familles qui emportèrent avec elles l'esprit du travail nécessaire à la conservation de la propriété comme à celle de leur être. Ils se répandirent dans ce canton, et commencèrent, avec autant d'énergie que leur indolence naturelle le permet, à défricher et cultiver le sol. L'établissement continua de se développer jusqu'à la dernière guerre des États-Unis. La loi contre les esclaves fugitifs fut alors rappelée, dans le Nord; plusieurs nègres en profitèrent pour échapper aux rigueurs de nos hivers. A la fin de la guerre, d'autres retournèrent au Sud, vers les zones les plus favorables à leur nature, pour vivre en hommes libres dans les lieux qui avaient vu leur dégradation et leur misère.

En septembre 1870, la population nègre était à peu près stationnaire. Les naissances compensaient pour ceux qui s'éloignaient. Elle formait un tiers de tous les habitants de Chatham, le chef-lieu du district de Brixton et de Dresde, deux villes de petite dimension. Les nègres jouissent d'une certaine considération : ils sont bons citoyens, paisibles et rangés, d'un gouvernement facile et passablement laborieux. Dans les villes, ils sont barbiers, fruitiers, savetiers et s'occupent aussi de lavage et de repassage. Naturellement, ils remplissent aussi des emplois domestiques et ceux de la religion. Presque toute la population de couleur, ici comme aux États-Unis, appartient à la secte Méthodiste. Cependant, un certain nombre d'entre eux sont Baptistes. Ils se montrent fort empressés à toutes les réunions de prières et aux autres assemblées convoquées dans un but religieux. Leur piété est sincère, mais peu révérencieuse.

Un vieillard ridé, l'œil brillant, petit et chétif, s'écriait un jour, dans une de ces réunions : "J'entends le Seigneur qui vient à travers les bardeaux. Viens ici, Seigneur! Tu trouveras un pauvre nègre — c'est moi! Je paierai pour tous les bardeaux qui sont brisés là-haut."

On désigne généralement le quartier nègre sous le nom de *Petite Afrique*. Leurs maisons, construites en bois, sont petites et de chétive apparence : mais l'infériorité évidente de l'homme noir ne l'occupe pas beaucoup. Le nègre est singulièrement gai, et il oublie dans un éclat de rire facilement provoqué l'impression passagère qu'il a pu ressentir en pensant au rang inférieur qu'il occupe dans le monde. La Petite Afrique fourmille de diabolins demi-nus et grimacières. J'ai visité une de leurs écoles : les enfants me parurent assez vifs et sans respect exagéré pour la dignité de leurs instituteurs. La prédilection de la race nègre pour les couleurs brillantes se manifestait singulièrement dans les vêtements d'une petite fille de la classe aisée : ils brillaient de plus de couleurs qu'on en voit dans l'arc-en-ciel.

Par manque de régularité dans l'assistance à l'école et par suite d'autres causes, la plupart des enfants avaient fait bien peu de progrès : mais par un contraste bizarre, une douzaine de jeunes filles et de garçons apprenaient la trigonométrie. Deux ou trois grandes filles ricaneuses, vêtues de robes trouées possédaient parfaitement le second livre d'Euclide.

Les terres des nègres sont peu productives et généralement de peu d'étendue, de trente à cinquante arpents. Les habitations, entourées de bâtiments mal entretenus, présentent un aspect moins agréable que les ruelles des villes. Des échantillons de leurs récoltes, qui ont été exposés à l'exhibition de Chatham, figuraient avec peu d'avantage.

Evidemment, la race nègre n'est pas appelée à cultiver le sol de nos régions septentrionales.

A. N. MONTPETIT.

A TRAVERS MES LIVRES.

L'incendie de Chicago me fait penser au grand incendie de Londres, qui commença le 2 septembre 1666, et brûla en trois jours la plus grande partie de la Cité.

Ce n'est pas d'hier que je vous parle là comme vous voyez, et si je vous entretiens quelques instants de ce célèbre incendie, j'espère que personne ne me reprochera de faire une concurrence déloyale à ces MM. du télégraphe, qui ne font que dans la nouvelle du jour, de la veille ou de l'avant-veille.

A l'époque de ce terrible embrasement, la ville de Londres contenait dans l'enclos de ses murailles 448 arpents de terre. L'ouvrage très-ancien que je consulte en ce moment dit que le feu consuma toutes les maisons qui étaient bâties sur 373 des dits arpents, outre soixante autres arpents couverts de maisons hors la ville qui furent toutes brûlées, en tout 436 arpents, 89 paroisses, 130,20 maisons, l'Église de Saint-Paul, sans compter les chapelles, Halles ou maisons des Compagnies ou Corps de métier, Collèges, et autres Edifices Publics dont la perte est presque incroyable.

"La perte des livres seuls, ajoute-t-il, a été supputée par des personnes qui en étaient bien informées à 150 milles sterling. Il est vrai que l'on perdit plus en cela qu'en toute autre chose. On perdit aussi beaucoup en d'autres denrées pesantes et trop difficiles à transporter comme les Vins, le Tabac, Sucres, Pruneaux, etc., dont cette ville était remplie plus qu'aucune autre de monde. Un seul marchand nommé *Jeffreys* perdit en Tabac seul 30 mille livres sterling. Cependant il n'y eut dans ce terrible incendie que sept ou huit personnes de brûlées."

L'auteur énumère ensuite les causes de l'incendie, et il en trouve neuf ni plus ni moins; les voici, telles qu'il les donne, et dans un style à lui :

"Premièrement l'ivrognerie ou la négligence d'un Boulanger et de ses Valets chez qui le feu commença. 2. Les circonstances du tems auquel le feu commença, savoir entre une et deux heures après minuit, pendant que les uns étaient lassés de leur travail, et les autres remplis de boisson, et que tous dormaient profondément. 3. Le jour de la semaine qui était un Samedi que les Gens de trafic se retirent ordinairement à la campagne, ne laissant au logis que des Servantes et des Apprentis. 4. Le tems de l'année qui étaient les grandes vacances que les Marchands vont dans les Provinces pour se faire payer de leurs dettes. 5. Le lieu étroit où le feu se prit, car les Bâtimens étant fort-serrez facilitèrent le passage du feu, et empêchèrent qu'on y apportât un prompt remède, les Pompes ne pouvant être aisément transportées pour jeter de l'eau. 6. Les Maisons qui dans ce Quartier-là étaient presque toutes de Bois. 7. Les Marchandises que le feu consuma d'abord qui étaient dans de grands Magasins, comme des Huiles, Poix, Résine, Beurre, Soufre, Chanvre, Fromages, Eau de vie, Sucres, etc. 8. Un grand vent d'Est. 9. L'Eau qui manqua, lorsqu'on y pensait le moins, la Tour de Bois qui dispersait l'eau de la Tamise par le moyen des tuyaux ayant été brûlés de la commencement du feu. Enfin il faut avouer qu'il y eut d'abord une négligence extraordinaire, laquelle se changea tout d'un coup en une consternation si grande et si générale, que chacun aima mieux se sauver avec tout ce qu'il pouvait emporter que de s'opposer à la fureur du feu."

Ici, lecteurs, je commence à hésiter, car mon auteur devient désagréable pour vous et moi.

Comment cela? me direz-vous. Dame, lisez : "L'opinion du Peuple et de la Magistrature de Londres fut que les Catholiques Romains furent les Auteurs de cet incendie, et il y a bien de l'apparence, si ce que m'ont dit des Personnes encore vivantes est vrai, que l'on voyait le feu prendre en plusieurs endroits différents."

C'est cela; il faisait un grand vent, personne ne s'opposait à l'envahissement des flammes, et parce que le feu se trouva prendre à plusieurs endroits à la fois, l'on crie contre les Catholiques Romains....

Mon auteur ajoute : "L'inscription que l'on voit aujourd'hui autour du Monument marque assez que le Lord-Maire et MM. les Echevins de Londres étaient persuadés que les Papistes avaient soufflé ce terrible embrasement."

Oui, mais il n'est pas impossible que le Lord-Maire et MM. les Echevins fussent dans l'erreur; il n'est pas même impossible qu'ils fussent des imbéciles.

Maintenant, passons au chapitre des pertes : "On a supputé, dit mon auteur, que dans l'enclos des murailles de Londres il y eut 13200 maisons de brûlées, dont la perte était estimée plus de vingt millions sterling. Les 87 Eglises paroissiales, la Cathédrale de Saint Paul, les Chapelles, la Bourse Royale, la Maison de Ville, la Douane, les Maisons publiques des Corps de Métiers, les Portes de Ville, et les autres édifices publics qui furent brûlés, montaient à deux millions huit cents mille livres sterling de perte. Les marchandises, Meubles, Vaissel d'argent, qui ont été perdus ou gâtés par le feu furent estimés trois millions sterling;

"L'argent qui fut dépensé à enlever les marchandises, etc., durant l'embrasement, pour les transporter, revint au moins à 200 mille livres sterling. Ainsi le tout monte à onze millions de livres stg., davantage; qui font plus de 140 millions de francs."

On sait que les pertes de Chicago seront cent fois plus considérables que ne le furent celles de Londres à cette époque.

"Cependant, dit mon auteur en terminant, nonobstant ces grandes pertes par le feu, nonobstant que la peste eût tout désolé l'année d'après, et que l'on fut en guerre pour lors contre trois puissances ennemies, les citoyens ayant repris courage, se disposèrent unanimement de rebâtir eux-mêmes la ville, et avec tant de promptitude, que dans l'espace de quatre ans, il y eut dix mille maisons de bâties, outre les hôpitaux, maisons publiques, 90 églises toutes de pierre de taille, qui ont coûté plus 100,000 livres sterling; enfin, non-seulement tout Londres est rebâti plus beau que jamais, mais on l'a agrandi d'un tiers; il parait que les bourgeois se sont plutôt enrichis qu'appauvris par cet incendie, à voir avec quelle dépense et beauté ils ont fait faire de magnifiques Frontispices à leurs maisons, aux Eglises, Collèges, etc.

"Leurs boutiques sont plus belles et mieux garnies, les balcons des maisons sont magnifiques. On a fait les rues bien plus larges, plus longues et plus droites; le chemin des deux côtés des rues pour ceux qui vont à pied, étant de pierre de taille avec des poteaux de bois, pour empêcher les chevaux et les carrosses d'y entrer. Les maisons sont toutes de brique, hautes, bien percées et uniformes."

Puisse-t-il en être ainsi pour Chicago, — dirai-je, en terminant.

X. Y.

CAUSERIE FAMILIÈRE.

Un de ces soirs passés, je veillais chez mon bon ami B...., un respectable vieux garçon, qui possède dans le célibat quelques années de plus d'expérience que moi. Je m'étais embêté toute la journée, — et, soit dégoût de ma position, soit inconstance du cœur humain, qui cherche toujours ce qu'il n'a pas, — je m'étais mis en tête un *convol* en premières noces, — encore à l'état futur. J'allais en faire part à mon ami et l'engager à marcher sur mes pas.

Mais en cheminant, l'orgueil, ce roi du monde, me fit faire de poignantes réflexions. B..., pensai-je, possède comme moi, un cœur sensible et tendre; son esprit est éclairé et son jugement sain; il connaît le monde mieux encore que moi. Si donc la vie conjugale offrait autant de chances et de bonheur que le prétendent certains cerveaux échauffés, il aurait déjà embrassé cet état de vie ou tout au moins m'aurait-il dit, dans ce langage vague, particulier aux célibataires : "Je ne sais, mais je crois que j'aime, telle ou telle jeune fille, charmante en tous points, a produit en mon âme, je ne sais quelles émotions vagues, indéfinies; j'en rêve presque."

Mais non, jamais paroles aussi vaporeuses n'étaient tombées de ses lèvres, que l'âge a rendues sages. Si je lui parle de mes projets, il rira de moi. "Tu t'ennuies, jeune homme, me dira-t-il ironiquement; la vie pèse sur tes épaules, tu veux faire porter la moitié de ton fardeau; je pense, moi, qu'un homme digne de ce nom, doit le porter seul." Je sentis la rougeur me monter au front. Souffre et attends, me criai-je à moi-même.

J'entrai un peu décontenancé. Mon ami fumait stoïquement sa pipe; pas l'ombre d'un souci sur sa placide figure de vieux garçon; cela me donna du cœur.

— Enchanté de te voir, je rêvais.

— Oui là! A quelque jeunesse, je suppose? Comment, mon brave, Cupidon aurait lancé....

Oh! non; je pensais à la partie de dames que nous faisons ce matin

Cœur de roc, pensais-je, ça ne rêve qu'aux dames de bois.

Je pris un siège, allumai ma pipe, et dans un bieu nuage de fumée, nous causâmes froidement des choses de la vie.

On eut dit, à nous voir et à nous entendre, deux augustes vieillards, fièrement drapés dans la dignité de leurs années.

Mais nos sujets de conversations étaient épuisés. Parler toilette était indigne d'hommes sérieux; causer d'amour était ridicule; faire des cancons sur Pierre ou sur Jean, était métier de femme; médire ou calomnier, était vil et méprisable; il ne nous restait plus que l'or du discours, le silence. Chacun rebourra sa pipe et fuma à grosses touches.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent ainsi — Vous en eussiez été malades, n'est-ce pas, mesdames?

— S'amuse-t-on un peu? dis-je très-sérieusement à mon ami.

— N'est-ce pas? reprit-il sur le même ton.

Puis il se prit à siffler je ne sais quoi de burlesque.

— Est-ce beau, ça?... C'est nouveau, oui là.

— Oh! c'est ravissant

Je me pris à bailler à me décrocher les maxillaires.

— Comme tu bailles, dit mon ami!

— Je bailles parce que je m'amuse!

— Ah!

— Veux-tu coucher chez moi? on va s'amuser comme des banques.

— C'est fait

Nous montâmes à sa chambre de garçon. C'était charmant; le plus beau désordre y régnait.

— Ma chambre n'est pas faite, dit-il.

— Je crois que non, mais qu'est-ce que ça fait, après tout.

Et l'on se prit tous deux à faire le lit; la paille fut brassée jusque dans ses entrailles; le matelas jeté brusquement par-dessus, et ainsi du reste.

Détail : Je m'aperçus que le lit était bossé.

— Bah! dit B..., pour des vieux garçons!

— Soit.

— Prenons un verre?

— C'est bon.

— A ta santé.

— A la tienne.

— Quel effet te fait le vin, ce soir?

— Il m'endort.

— Moi aussi.

— Couchons-nous?

— C'est bon.

— S'amuse-t-on un peu? dis-je tout endormi.

— Hein? marmotta mon ami.

Et l'on dormit du sommeil des justes.

Est-ce sage ces vieux garçons?

Osez, maintenant, langues envenimées, médire des vieux garçons.

Dans ma prochaine, j'espère démontrer, d'une manière écrasante, que la plus louable institution du pays est celle des vieux garçons.

Il me vient une idée que m'a suggérée mon spirituel L. E. P. L... Que répondriez-vous, si je vous demandais, auguste public : "A quelle époque de l'année, sans bouger de son domicile, voit-on le plus de fous? et quand avez-vous toujours eu six sous? A quel quantième en avez-vous le plus?" Vingt bonnes notes à quiconque le devinera.

Décidément, l'Opinion publique en veut aux vieux garçons. Que de coups de griffes ne leur a-t-elle pas déjà donnés! Et cette citation de l'opinion de Voltaire qu'elle leur adresse dans son dernier numéro! Ah! méchants, nous nous vengerons. Si Voltaire eût cru ce qu'il disait, il aurait agi en conséquence. Son autorité est donc nulle en cette affaire.

A ceux qui se croient incomplets sans la femme, je permets le mariage; à ceux qui sont assez parfaits pour s'en passer, je conseille l'abstention complète.

Je ne vois en la femme qu'un remède, dont les malades seuls ont le droit d'user. Les gens en santé n'en ont pas besoin, et le laissent volontier aux infirmes.

Attrapez, beaux maris. Vous n'avez pas fini.

Marieville, sept. 1871.

JOSEPH.

On lit dans la *Mimnerve* :

Le gouvernement local de Québec a songé plus d'une fois à envoyer un agent aux États-Unis, avec mission de repatrier nos compatriotes; n'est-ce pas le temps de nommer cet agent?

Plusieurs de nos compatriotes résidant à Chicago doivent être en ce moment ruinés ou réduits à une condition très-précaire. Ne serait-ce pas leur rendre service que d'envoyer quelqu'un pour leur rappeler que : la patrie n'est pas loin?